

Vie de château

Judith Cowan

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cowan, J. (1994). Vie de château. *Liberté*, 36(4), 4–30.

JUDITH COWAN

VIE DE CHÂTEAU

À la gare de Genève, Zeke m'apparut grand et barbu, en pantalon de velours râpé. Sa bouche s'affaissait aux commissures et sa façon de tenir les mains devant lui avait quelque chose d'artificiel. L'air résigné, il s'empara de ma valise, la porta jusqu'à la rue et la lança sur le siège arrière d'une grosse Jaguar argent.

— Pas ma voiture, dit-il aussitôt. Elle est à Lorne.

En quittant la Suisse pour la campagne française, plus sauvage, nous passâmes aussi la frontière de l'obscurité. Même par cette nuit sans lune, le caractère sauvage des lieux était reconnaissable aux grandes herbes qui surgissaient dans le pâle tunnel ouvert par les phares. Apparemment, ces herbes étaient les seuls panneaux indicateurs sur les routes de campagne tortueuses et défoncées que nous suivions.

— Pas de transports en commun par ici, dit Zeke, pas d'autobus, rien du tout. Sais pas si t'aurais trouvé un taxi pour venir de Ferney-Voltaire, ceux de Genève ne viennent pas, c'est sûr.

J'ignorais encore si j'avais une raison d'être reconnaissante, mais je le remerciai quand même d'être venu me chercher. Il resta sans réaction. Rien de spécial ne signalait la bifurcation où il vira brusquement à gauche pour s'engager dans une allée dérobée. Comme nous tournions en descendant une pente, les phares

ratissèrent encore des buissons et un ouvrage de maçonnerie écroulé. Les pneus écrasèrent du gravier et Zeke éteignit les phares. Dans l'obscurité, il me sembla d'abord qu'il n'y avait rien. Puis, tournant la tête, je vis une porte boulonnée, noyée dans le lierre, et la lumière d'une ampoule nue à travers les feuilles. La porte aurait pu donner accès à n'importe quoi, à un phénomène naturel ou surnaturel, à une grotte ou à une montagne magique. Sortie de la voiture, je m'arrêtai pour humer la nuit, et le silence absolu me donna le frisson. Où qu'on fût, c'était loin de toute activité mécanisée. S'il y avait un château, rien d'autre alentour, sinon les strates illimitées d'une nuit d'été humide.

La porte magique avait une serrure Yale que Zeke ouvrit avec une clé ordinaire. Au-delà, un couloir de pierre étroit et écrasant s'enfonçait profondément dans l'édifice. Il nous conduisit à une salle de pierre basse de plafond. Oppressée, j'eus soudain conscience de la pression qui s'exerçait sur la pièce. Les énormes poutres du plafond étaient si rapprochées qu'elles l'emportaient sur les intervalles. On les avait peintes en vert boueux. Un canapé crasseux et effiloché, tapissé d'indienne, tournait le dos à la porte et faisait face à une monumentale cheminée en pierre de taille. Il y aurait tenu tout entier.

Au moment où Zeke posait ma valise près de la porte, une tête d'homme émergea du canapé : des cheveux blonds, raides et hirsutes comme le poil d'un animal dérangé dans sa tanière, trop jaunes pour le visage qui se hissait maintenant au-dessus des fleurs imprimées. Ce devait être Lorne, le propriétaire de la voiture. La fin de la quarantaine, ou peut-être même la cinquantaine. De longs plis durs encadraient sa bouche. Sous les paupières lourdes, de petits yeux gris me regardaient.

— Qui c'est ? demanda-t-il.

Zeke expliqua avec force gestes :

— Oh, Lorne, c'est Lilly... une... amie du Canada. Je lui ai dit qu'on pouvait l'héberger quelques jours. Elle s'intéresse à l'histoire de France... Lilly, voici Lorne. On est chez lui.

Lorne se souleva encore un peu pour me toiser. L'iris de ses petits yeux était d'un gris très pâle et il avait les pupilles d'un noir intense.

— Vous avez quel âge ?

Sa voix sonnait presque aussi faux que ses cheveux blonds. Il parlait un anglais sans caractère, pas tout à fait américain. Il aurait pu être canadien. Peut-être.

— Trente ans, dis-je avec l'impression qu'il était stupide d'avoir trente ans, ou du moins de le dire.

— Vous êtes riche ?

— Non.

Les pupilles noires rétrécirent et les yeux gris disparurent derrière le canapé. Il avait appris tout ce qu'il voulait savoir sur mon compte. Je ne l'intéressais plus. Pourtant, la voix noueuse émergea de nouveau du tissu à fleurs.

— Elle couche avec toi ?

Ces mots nous mirent sur le qui-vive, Zeke et moi. Je croyais qu'on m'avait réservé une chambre d'ami. Zeke était de Vancouver, c'était un ami de ma sœur, mais je le voyais pour la première fois. Il avait écrit qu'il habitait un château en *High Savoy* — c'était ce qu'il avait dit, et non Haute-Savoie. Bien sûr, quand je passerais par Genève, il faudrait que j'y fasse un tour. L'allusion à l'histoire de France, il l'avait inventée. À présent, il multipliait les gestes explicatifs, que Lorne ne voyait pas.

— Je... J'allais lui laisser ma chambre.

Je regardais les dalles de pierre, les murs de pierre, et j'attendais. N'y avait-il pas des quantités de chambres dans un château ? Est-ce qu'il y avait vraiment un

problème ? Est-ce que Zeke n'avait pas dit à Lorne qu'il m'invitait ? Rien ne venait de derrière le canapé, qu'un nuage de silence. Zeke reprit ma valise.

— Montons, dit-il.

Nous nous retrouvâmes dans le couloir de pierre où Zeke ouvrit la porte verte d'une horrible salle de bains moderne.

— Aussi bien te montrer ça tout de suite, dit-il. Il y en a une autre en haut, mais celle-là marche mieux.

Dans la salle de bains, on avait essayé d'harmoniser différents verts, sans succès. Zeke referma la porte.

— Autrefois, c'était le corps de garde, dit-il. Voilà pour la vérité historique.

Nous nous engageâmes dans un étroit escalier de pierre en colimaçon, dans une tour intérieure qui partait de l'ex-corps de garde. Rien n'était spacieux dans ce château. Tous les passages étaient resserrés, étouffants et sombres. Nous montâmes à tâtons dans la spirale de pierre obscure. Ce fut plus long que je ne l'avais imaginé. Nous n'étions peut-être qu'à mi-chemin quand, quittant l'escalier, nos pieds se posèrent sur ce qui me sembla être des pavés. L'atmosphère était froide et humide. Un courant d'air descendait de la tour.

— Par ici, dit Zeke, prenant ma main dans la sienne qui était grande, lisse, un peu trop douce. Il n'y a pas d'éclairage ici, mais il y a un interrupteur de l'autre côté.

Il m'entraîna dans cet endroit obscur, de quelque nature qu'il fût. Ce devait être immense : nos pas résonnaient formidablement comme nous avançons vers l'extrémité opposée. Là, Zeke trouva une porte et lâcha ma main pour allumer. Une nouvelle ampoule nue éclaira une pièce vide, à la cheminée vide et à la fenêtre étroite. Nous la traversâmes jusqu'à la porte d'une chambre minuscule où se trouvait un petit lit affaissé. Zeke posa ma valise près du lit et ouvrit les bras.

— Voilà. Un peu spartiate, malheureusement, mais au moins il y a des draps. C'est censé être la chambre de la gouvernante.

— Il n'a pas dit que c'était ta chambre ?

— Euh... ouais. Je l'ai occupée, mais ça ira. Je vais dormir au-dessus, au troisième étage.

Il retourna dans le salon de la gouvernante et prit une lampe de poche sur la cheminée.

— Tu vas en avoir besoin. Les fils électriques sont rares dans cette baraque. Il y a une petite salle de bains en retournant vers l'escalier. Tu la trouveras. Il doit y avoir des serviettes et tout le reste.

L'air embarrassé, Zeke hésitait à la porte, dans l'obscurité.

— Bonne nuit, dit-il.

Il recula et disparut.

*

Il n'y avait pas de lumière dans la chambre. La lampe de poche m'aida à rassembler le nécessaire pour la nuit. Partie à la recherche de la salle de bains, je m'aperçus que le sol était effectivement pavé et que le rayon de la lampe de poche était trop court pour atteindre aucun mur. C'était un peu comme aller, par une nuit sombre, jusqu'à la bécosse dans le bois, derrière le chalet, avec le frisson que donne l'impression d'être observée de tout près. Je finis par trouver une petite salle de bains au carrelage turquoise où les robinets chromés, de style Bauhaus, dégorgèrent d'abord une boue sombre, puis, par saccades, des gouttes rouillées, et enfin un mince filet d'eau brune. Je me brossai les dents avec cette eau et me mouillai le visage et les mains, rapidement, parce que le lavabo était bouché. Le niveau de la boue qui montait me fit battre en retraite jusqu'au petit lit humide, où je

me blottis en réfléchissant à l'imprudence dont j'avais fait preuve en voulant visiter un château. Ou bien est-ce que j'avais seulement cherché à être hébergée gratis ? Comment est-ce que j'avais pu me fourrer dans un pétrin pareil ? À l'odeur, il était évident que les draps avaient servi. Au bout d'un moment, je me relevai pour examiner la fenêtre avec la lampe de poche. C'était une vitre simple dans un châssis de fer forgé lourd et difficile à ouvrir. Je débloquai la clenche et me penchai dans la nuit d'été. Où que je fusse, ça donnait l'impression d'être très haut. Je tendis l'oreille aux bruits de la terre — aux insectes, à l'herbe qui poussait, à n'importe quel son qui m'aurait située un peu dans l'espace. Mais il n'y avait que la nuit. L'air sentait vaguement le foin et le fumier, un peu comme dans la campagne québécoise. Je braquai la lampe de poche vers le sol, mais il était trop loin. Quelque chose m'effleura la figure. Je refermai la fenêtre et regagnai le lit. Je dormais presque quand j'eus la sensation que Zeke était revenu. Il était en train de se glisser dans le lit avec d'infinies précautions.

— Dérange-toi pas, disait-il, dérange-toi pas, juste une petite place. Il fait si froid là-haut, tu comprends, alors, si tu pouvais juste...

Il était comme un gros chien amical, tout en fourrure, mendiant de la patte, essayant de grimper sur le lit. D'abord une patte, puis le museau, puis une autre patte, puis tout l'animal pantelant, implorant, agitant la queue sur le matelas. J'étais dans l'embarras ; après tout, c'était son lit. Il faisait froid, il était la chaleur. Et j'étais fatiguée et presque endormie, et il était doux et amical. Et puis il insistait. Je ne le repoussai pas. J'aurais dû, malgré tout. Mais ça ne me parut ni faisable ni même possible. En réalité, j'aurais dû me lever et lui laisser le lit, mais pour aller où ? Certainement pas en bas, sur

le canapé à fleurs. Je me rappelai les yeux gris et noirs et ne résistai pas.

— Ah !... gémit-il en se détendant et en m'enlaçant, c'est qu'il y avait des choses qui volaient partout là-haut.

Comme amant, il se montra efficace et contrit. Poliment viril. L'air de dire : « Pardonne-moi de te déranger avec cette affaire inconvenante, je ne peux pas m'en empêcher, mais ce ne sera pas long. » Haletant, râlant, bredouillant des excuses, il me couvrit de son grand corps velu. Aussitôt après, il dormait à poings fermés. Il ne prenait guère de place pour un homme de sa taille. Son souffle était égal et paisible, et moi j'étais couchée là, à me demander ce que j'avais fait. Avant de m'endormir, je repensai à la question de Lorne sur les arrangements pour la nuit. Je me rendis compte que je n'avais pas dû comprendre. Lorne n'avait pas demandé si je couchais avec Zeke. Il avait plutôt demandé *avec lequel des deux* je coucherais, c'était aussi clair que ça. Et il me vint l'idée qu'après ce qui venait de se passer, c'était devant Lorne que je n'aimerais pas me retrouver le lendemain matin.

*

Le matin, je ne me retrouvai devant personne. Zeke était parti. Par la fenêtre, je voyais le ciel bleu, j'entendais des oiseaux et des insectes. Je tirai la fenêtre et me penchai dans l'ombre d'un grand mur qui s'étendait de chaque côté et s'élançait vers le ciel ensoleillé. Loin en contrebas, un champ en friche descendait vers d'autres champs et des bouquets d'arbres. Faute de robe de chambre, je m'enveloppai dans mon imperméable et me dirigeai vers la salle de bains. À présent, je voyais que j'étais dans une salle de pierre gigantesque, éclairée seulement par les portes des chambres contiguës. De

cinquante ou soixante pieds de long, la salle était pavée, dominée par des poutres et tout à fait nue, à l'exception d'un petit tricycle bleu garé près du mur opposé. À la salle de bains, la boue s'était écoulée ; il ne restait dans le lavabo qu'un dépôt noirâtre. Je me lavai de nouveau avec l'eau rouillée, m'habillai et m'engageai dans l'escalier de la tour. Mes sandales de bois résonnaient sur les marches. En descendant, une nouvelle idée me traversa l'esprit. Je me demandai ce qui serait arrivé la veille si Zeke n'était pas venu réclamer son lit. Est-ce que Lorne serait apparu à sa place ? Zeke m'avait peut-être épargné cela. Le bruit des sandales sur la pierre donnant à mes pensées un tour dramatique, j'envisageai l'éventualité que mon passage laisse une empreinte spectrale. Cet endroit au long passé aurait sûrement un long avenir. À ce moment précis, j'étais peut-être en train de semer un écho pour les siècles des siècles. Si c'était le cas, dans un lointain futur, l'escalier en colimaçon serait hanté par un mystérieux bruit de pas. Les visiteurs apercevraient une inconnue aux longs cheveux, en robe de coton indienne, qui descendrait, descendrait. Ou bien est-ce que mon fantôme se matérialiserait dans la grande salle du haut, sous les apparences d'une femme nue en imperméable d'époque, glissant sur les dalles ? La descente était longue et ça tournait, et ça tournait.

Je notai que l'escalier tournait à gauche. J'avais lu quelque part que les architectes médiévaux faisaient toujours tourner les escaliers dans le sens des aiguilles d'une montre en montant. De cette façon, un droitier qui défendait la tour maniait l'épée librement, alors que l'assaillant d'en bas, présumé droitier lui aussi, était entravé par le pilier de pierre central dans lequel s'encastrait chaque marche. Il n'existait donc pas de seigneurs gauchers au Moyen Âge ? Ni d'architectes, ni de soldats gauchers ? Mais non, il n'y aurait eu aucun

avantage à inverser le sens : les défenseurs devaient toujours repousser une majorité d'assaillants droitiers.

Zeke errait dans le hall quand je débouchai du dernier tournant, légèrement étourdie. Il avait l'air de m'attendre. Les sandales de bois l'avaient mis en alerte. Assaillant, selon toute apparence, il ne l'était guère ce matin-là, et défenseur pas davantage. Il s'en tenait à des formules de politesse.

— Bien dormi ?

— Très bien, merci.

Est-ce que j'étais censée faire comme si nous n'avions pas passé au moins une partie de la nuit dans le même lit ? Ou est-ce que j'avais commis un impair encore pire que je ne le croyais ? Le ton de Zeke était décidément neutre.

— Pas de fantômes ?

Il leva les bras et les laissa retomber comme s'il était déçu. Je me demandai s'il avait voulu faire une blague. Une blague plutôt stupide. Ou bien est-ce qu'il était sérieux ? Est-ce que l'endroit était vraiment hanté ? Est-ce que j'aurais dû voir quelque chose ? Était-ce pour ça qu'il était descendu furtivement la nuit ? J'étais toujours sur la dernière marche, les yeux à la hauteur des siens. Il me sembla qu'il avait lu dans mes pensées.

— Je ne pouvais pas fermer l'œil au troisième étage, dit-il. Il n'y a pas de vitres aux fenêtres. Les pigeons se perchent partout. Ça pue la crotte d'oiseau. Et il y avait autre chose qui volait là-haut, cette nuit, comme une chauve-souris. Tu avais la seule chambre avec un lit et une fenêtre qui ferme.

— Ah, je ne savais pas.

Est-ce que j'étais censée m'excuser ou me sentir coupable d'avoir occupé la chambre ? Où voulait-il en venir ? Mais il avait déjà changé de sujet.

— Lorne est parti pour Genève de bonne heure, mais les enfants sont là, tu vas les voir. Stephen et Alexandra.

En fin de compte, j'échapperais à l'examen des yeux gris. Du moins temporairement. Et il y avait des enfants. Ça expliquait le tricycle. J'essayai d'imaginer le maléfique Lorne en papa.

— Des enfants !... Lorne a des enfants !... Ils ne vont pas à l'école à Genève ? Oh ! mais je suppose qu'on est samedi...

— Tu as fait un long voyage. On n'est pas samedi, on est mardi. Et puis, tu n'as pas l'habitude de la vie de famille. C'est l'été. L'école est finie.

— Oh !...

Il se tourna à demi et continua à me parler pardessus son épaule en s'engageant avec hésitation dans le long couloir.

— De toute façon, Lorne ne paierait jamais pour une école à Genève. Ça ne collerait pas du tout avec lui, après toutes les années qu'il a endurées dans des pensionnats. Les enfants vont à l'école communale du village. Quand ils partent, Lorne boucle tout et s'en va à Genève pour la journée.

— Mais maintenant qu'il n'y a pas d'école, qu'est-ce qu'ils font ?

Une sorte de malaise souleva les épaules de Zeke, qui emplissaient tout l'espace devant moi.

— Pour l'instant, je suis là.

— Tu ne m'avais pas dit que tu étais l'agent de Lorne et que tu trimbalais ses dossiers dans des agences de Genève ?

À le suivre en posant des questions à son dos, je me sentais un peu stupide.

— Pas tout le temps, dit-il en bloquant momentanément la porte du salon aux poutres massives. En ce moment, tu vois, je suis plus ou moins au pair.

Nous étions maintenant sous les poutres et nous nous regardions. Je me demandai où était la cuisine. C'était peut-être mon devoir de lui préparer le petit déjeuner, puisqu'il m'avait prêté son lit, du moins en partie. Je levai les yeux vers les poutres dont je comprenais maintenant l'utilité, vu les pavés de l'étage au-dessus, et je m'assis sur le canapé. Je ne l'avais pas encore vu sous cet angle. La végétation imprimée était tachée, vraisemblablement par des verres renversés. Zeke restait planté là à me regarder, si bien que je continuai à l'interroger sur les enfants.

— Qu'est-ce qu'ils font en automne, quand ils rentrent de l'école et qu'il n'y a personne ?

Toujours hésitant, il s'assit à l'autre bout du canapé et plaqua les mains sur ses genoux.

— Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, sauf rentrer au château... la plupart du temps. Les gens du village les connaissent. Je crois que des femmes de là-bas leur donnent des petits gâteaux, du lait ou quelque chose comme ça.

Il n'avait pas l'air très sûr.

— Ou bien ils montent ici et traînent dans les environs ?

— Oui, ou ils jouent dans la grange, j'imagine, et ils rentrent des fois par la chapelle.

— Par la chapelle ?

Son visage s'éclaira.

— Oui, il y a une chapelle. Il faudrait que je te la montre. Tu n'as encore rien vu. Après cette pièce, il y a un grand hall, et derrière, une chapelle. Elle communique avec l'extérieur par une porte dérobée qu'on barricade en poussant un tronc d'arbre dans un trou

rond creusé à même la pierre. Mais Stephen grandit et se fortifie. Il est capable de tirer le tronc d'arbre. Il l'a déjà fait plusieurs fois, et il a laissé la porte ouverte pour qu'ils puissent rentrer au retour de l'école. Quand Lorne ne vérifie pas, la porte reste ouverte la moitié du temps, ça le met hors de lui.

Zeke ne dit pas pourquoi il ne vérifiait pas lui-même.

— Drôle de papa !

— Oh ! il est pas si mal. Les enfants ne sont pas trop malheureux. Mais viens voir la chapelle. Elle a été consacrée par saint François de Sales.

Passé la cheminée, il y avait une porte. Zeke se leva, l'ouvrit et m'entraîna dans une nouvelle salle de pierre immense, encore plus grande que celle de l'étage et presque aussi nue. À l'extrémité où nous étions, deux fauteuils posés sur un tapis mince faisaient face à un téléviseur. Derrière le téléviseur s'ouvrait une cheminée qui aurait facilement contenu une petite voiture. De l'autre côté s'étendait le hall sombre et vide, jusqu'à une autre cheminée géante. Il y avait quelques fenêtres d'un côté, des petits trous carrés à sept pieds du sol.

— Ici, Lorne a gardé les fenêtres d'origine, dit Zeke. Il a rendu carrément furieux les spécialistes des monuments historiques quand il a fait percer des fenêtres plus basses, là-bas, dans le salon. Ces fenêtres-ci, haut perchées, sont authentiques. Plus compliquées à attaquer. Et elles donnent l'éclairage qu'il faut pour la télé.

Dans le demi-jour poussiéreux, les dimensions de la pièce étaient hallucinantes. Sur le tapis belge élimé, qui ne paraissait pas plus grand qu'un timbre-poste, les fauteuils flottaient dans le vide, sans référence temporelle ou spatiale assez familière pour leur donner un sens. À la vue d'espaces intérieurs si gigantesques, une part de l'étonnement venait du contraste entre leur taille et l'exiguïté des voies d'accès, étroites et basses, autant les

portes que les couloirs ou l'escalier en colimaçon de la tour. Tout était conçu pour la défense. Une foule ne pouvait s'engouffrer nulle part ; un seul homme armé d'une épée l'aurait contenue longtemps. Rien de luxueux ; c'était seulement grand et à mille lieues de l'idée qu'on se fait habituellement d'un château, de ses escaliers d'apparât et de ses galeries grandioses.

Au bout du grand hall, Zeke ouvrit une petite porte et s'écarta pour me laisser entrer. Il aimait visiblement jouer les châtelains. La chapelle aussi était une salle de pierre écrasante, mais cette fois toute petite, avec une minuscule fenêtre aux barreaux de fer, en plein cintre, et une porte basse dans le mur du fond. À part une chaise de bois et un chandelier sur un tabouret, elle était aussi sombre et aussi vide que le reste. Je m'arrêtai à l'entrée, essayant cette fois de voyager dans le temps pour de vrai, de voir saint François de Sales, de l'imaginer bénissant les lieux, de respirer le même air que lui. Combien de temps était-il resté là, à cet endroit précis, les pieds sur cette dalle du seuil ? Un homme qui était devenu un saint avait dû laisser quelques vibrations. Mais je ne détectai aucune onde. Il n'y avait que de l'air mort. Le tronc d'arbre était fiché dans son trou dans la maçonnerie et la forteresse, en sécurité. La largeur de la meurtrière était bien moindre que l'épaisseur du mur où elle avait été ménagée. Bâtie pour triompher des bombardes et des béliers, la maison devait pouvoir résister à deux enfants.

— Tu captes des vibrations ? demanda Zeke, suave.

— Non.

Je n'étais pas rassurée qu'il lise si facilement dans mes pensées.

— Si tu avais senti quelque chose, ç'aurait été la présence de Lorne, rien qu'elle, probablement. Il vient s'asseoir sur cette chaise quand il veut être seul, ou

méditer, ou je ne sais quoi. Du moins, c'est ce qu'il dit. Je ne l'ai jamais pris sur le fait.

La tête blonde aux cheveux raides me revint à l'esprit et chassa toute évocation de saint François de Sales. J'étais dans l'ancre de Lorne. Pour la première fois, je me demandai à quoi son corps ressemblait, s'il était grand ou petit. Je le voyais toujours comme une tête sans corps. J'avais du mal à l'imaginer assis sur la chaise. Et si ç'avait été cette tête, plutôt que l'autre, qui s'était approchée de mon lit la nuit précédente ? Elle ne se serait pas confondue en excuses comme Zeke. Mais c'était une pensée tordue, complètement tordue et vaguement dégoûtante. Sortant de la chapelle par la grande salle, nous retournâmes jusqu'au salon où était installé le canapé. Par les fenêtres basses, j'entendis des voix d'enfants.

— Une amie de Lorne, une de ses copines du cinéma les a gardés tout le week-end, dit Zeke. Elle les a ramenés ce matin. Viens les voir. Ils sont très amusants.

Et nous revînmes sur nos pas dans l'étroit couloir. En passant, Zeke jeta un coup d'œil dans la salle de bains du corps de garde.

— Des problèmes avec l'eau à l'étage ? demanda-t-il.

— Il n'est pas sorti grand-chose des robinets, et tout ce qui est sorti était pas mal foncé.

— Oui, j'ai essayé d'en parler à Lorne, mais tout ça fonctionne plus ou moins. Le plombier m'a dit qu'il n'y a pas grand-chose à faire. Il y a trop de pierre. Trop difficile à percer. Les tuyaux n'ont pas la pente, pas les coudes qu'il faudrait. De toute façon, c'est la salle de bains des enfants, et ils ne se plaignent pas. Ils ne pensent pas souvent à se laver.

Dehors, au soleil, je me retournai et vis le château pour la première fois. Il était encore plus patibulaire que je ne l'aurais cru. C'était une forteresse de quatre étages, massive comme un petit pâté de maisons de ville et

presque sans fenêtres. Suivant des yeux le grand mur plat, de long en large puis vers le haut, je vis d'étranges saillies de pierre qui dépassaient des coins supérieurs. Zeke se tourna de ce côté en plissant les yeux.

— Y a ces choses-là aux quatre coins. Servaient de support aux poivrières qui permettaient de tirer le long des murs, à l'extérieur. Les poivrières ont été démantelées à la Révolution. Ils avaient le choix entre le démantèlement des poivrières et la démolition complète.

— On dirait presque une prison.

— Le château l'a peut-être été, qui sait ?

De ce côté de la maison-forte, il y avait une cour de gravier et une étendue d'herbe qui donnaient sur une carte postale de la France rurale : des champs, les toits d'un village en bas de la colline, des bouquets d'arbres le long d'un cours d'eau invisible. Il n'y avait ni courtine, ni fossé, ni arbres aux abords du château. Il se dressait tout seul, incongru, sur une longue pente herbue. Au fond de la cour, une vieille Volkswagen familiale montrait le bout de son nez et sa plaque d'immatriculation suisse à l'entrée d'une moitié de grange de pierre encore debout. Au milieu de la cour, un pressoir. C'est là que les enfants jouaient, apparemment à casser des bouteilles en les lançant au fond, mais ils accoururent en voyant Zeke. On pouvait donner neuf ans à Stephen — mince, cheveux bruns, yeux gris limpides, l'air anxieux et vulnérable. Alexandra, qui devait avoir six ou sept ans, avait les cheveux un peu plus foncés, les yeux verts, l'air méchamment coquin. On aurait dit que Stephen, né le premier, avait encaissé davantage de coups durs.

— Zeke ! Zeke ! Ta voiture marche, maintenant ?

Ils accaparaient Zeke et m'ignoraient.

— Salut les enfants ! Non. Mais je vous présente Lilly.

Ils me jetèrent un bref coup d'œil, sans un mot, sans un sourire, et déguerpirent aussitôt. Je ne m'en formalisai

pas : moi non plus, je n'aurais pas su quoi leur dire. Ils s'engouffrèrent dans la maison. Les bonnes manières n'étaient pas leur affaire.

— Fais pas attention, dit Zeke, ils ont vu trop d'étrangers. Mais ils ont décidé de m'aimer. Ils n'arrêtent pas de me demander de les emmener quelque part et si ma voiture marche.

Je me retournai vers la vieille Volks de la grange. Elle avait l'air mieux assortie à Zeke que la Jaguar.

— Ça coûte une fortune de faire réparer l'injection là-dessus, dit-il.

— Mais tu peux t'en passer ? S'il n'y a pas d'auto-bus, ni même de taxis ?

— Oh ! je peux toujours aller à Genève avec Lorne. Des fois, aussi, il m'envoie là-bas avec sa voiture, la Jag que tu as vue hier soir, s'il a besoin de quelque chose. Ça ne lui fait rien si je fais quelques détours en revenant. La Volks a bien d'autres problèmes que l'injection. Maintenant, elle est trop rouillée pour être suisse et elle n'a pas tous les papiers, ni les phares jaunes, ni je ne sais quoi qu'il lui faudrait pour être française. Ils sont incroyablement bureaucratiques. Mais rentrons. On fera du café.

Il laissa tomber les bras en signe d'impuissance et nous revînmes sur nos pas jusqu'au couloir qui avait avalé Stephen et Alexandra.

— Et la mère des enfants ? Ils n'ont pas de maman ?

Zeke me devançait de nouveau dans le couloir obscur et sa voix sonna creux.

— Ah oui, Dierdre. Personne ne sait où elle est. Peut-être quelque part en Angleterre, ou à Paris avec des amis. Elle est anglaise. Tu as remarqué l'accent des enfants ?

— Ils n'ont pas dit grand-chose.

— T'en fais pas, ça va venir.

— Et leur mère a quitté...

— Elle a quitté Lorne. Au printemps. Elle a dit qu'elle voulait aller à un concert rock dans le Midi. Ce que Lorne ignorait, c'est que l'épicier du village l'accompagnait. Elle avait une liaison avec l'épicier.

— Il est peut-être plus sympathique que Lorne ?

— C'est possible. D'un autre côté, je ne crois pas qu'elle soit précisément un prodige de subtilité. Elle était toute seule ici, tout le temps, elle n'avait pas l'habitude. Lorne était à Genève et ce type montait en moto tous les deux jours pour livrer l'épicerie. Il avait plus d'attentions pour elle que Lorne. Je suppose qu'il a été réceptif à ses problèmes, ou qu'il lui a fait des confidences, ou quelque chose comme ça. Et assez vite il a dû se passer quelque chose entre eux. Mais, au moins, l'épicier a eu la décence d'aller au concert rock de son côté, en moto. Après, il est rentré au village, mais pas Dierdre. Elle n'a jamais reparu. Et puis, un jour, la Jaguar a débouché dans la cour avec un hippie américain au volant et les enfants derrière. Le hippie a dit quelque chose comme « Cette femme m'a demandé de ramener la voiture et les enfants à cette adresse ; les voilà ». Elle avait confié ses enfants à un *freak* drogué jusqu'aux oreilles qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, avec la voiture de Lorne, et elle était partie on ne sait où.

— Et le hippie, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Rien. Lorne n'était pas très aimable avec lui, alors il est parti, c'est tout. Il avait des gros souliers d'auto-stoppeur, il pouvait marcher. Peut-être qu'il s'attendait à ce qu'on le paie, je ne sais pas. Il a filé.

La conversation nous avait conduits jusqu'à un nouveau couloir puis, en bas d'un petit escalier, dans une cuisine dont le modernisme confus semblait sorti tout droit d'une revue de décoration intérieure. Sans doute l'œuvre de Dierdre, comme les salles de bains. Il y avait beaucoup de carrelage hollandais bleu et blanc, mêlé à

autant d'acier inoxydable. Une table de réfectoire dépouillée, en pin, était flanquée d'un banc et de quelques chaises de bois bancales. En haut d'un gros frigidaire blanc américain, deux inséparables, silencieux, étaient accroquevillés dans une cage. Zeke leur lança un regard éploré.

— Mon Dieu, dit-il, j'ai été souvent parti cette semaine et je crois que Lorne ne leur a pas donné à manger. Quand ils se taisent et se tassent comme ça, c'est qu'ils meurent de faim. Ils n'ont pas dû manger depuis quatre ou cinq jours.

Il donna de l'eau et des graines aux oiseaux avant de faire chauffer la bouilloire. Puis il entreprit de moudre du café et le versa dans une cafetière en verre. Tous ses gestes étaient hésitants et méticuleux. Il faisait une chose à la fois. Plutôt que de regarder ses mains, ses mouvements et ses pauses, j'allai jeter un coup d'œil par la grande porte ménagée dans une sorte de bosse circulaire du mur. Elle donnait sur de grandes herbes, à l'ombre du château. C'était ce que j'avais vu par la fenêtre de la chambre.

— Cette porte-là n'a pas l'air conçue pour la défense.

— Elle ne l'est pas, dit Zeke. C'est encore une idée que Lorne a eue pour défigurer les lieux. Il ne devrait pas y avoir de porte. À l'origine, c'était le four du château. Lorne a fait sauter le fond.

— Plus j'en apprends sur Lorne, moins je l'aime.

Je revins dans la pièce et me glissai sur le banc rugueux. Zeke haussa les épaules.

— Il faut quand même faire la part des choses. Tu ne dois pas bien connaître les cuisines médiévales. Pour ça, on ne peut pas blâmer Lorne. Il n'y avait rien ici. Une salle de pierre aux fenêtres près du plafond et une cheminée noire de graisse. C'était tout. Pas d'eau, pas

de placards, pas d'électricité, rien. Un sol de terre battue et une longue table au milieu.

La conversation lui avait fait oublier le café. Il s'en souvint et versa l'eau bouillante. Il posa la cafetière sur la table et, en attendant le moment de pousser le plongeur au fond, il alla glisser dans la cage un doigt qu'il tendit vers les oiseaux. Ils le regardèrent sans bouger.

— Ça va mieux, dit-il. Ils iront tout à fait bien quand le mâle commencera à gonfler ses plumes et à serrer la femelle de près.

Il vint s'asseoir à la table et enfonça le plongeur de la cafetière avec le plus grand soin. Il était gaucher.

— Lorne ne peut pas s'occuper de tout, dit-il. Alors, naturellement, le reste me revient. Les enfants sont en assez bonne santé, et pas si tordus quand on pense à ce qu'ils ont traversé.

— Leur mère qui part, qui les abandonne à un concert rock, le retour à la maison avec un étranger ?

— C'est bien plus compliqué que ça. Sans compter qu'on ne sait pas vraiment ce qui leur est arrivé là-bas, au concert rock, ni sur le chemin du retour.

— Stephen n'a pas l'air très sûr de lui, mais sa sœur paraît assez forte.

— Oui, elle a l'air sûre d'elle, mais elle mouille son lit presque toutes les nuits. La moitié du temps, les draps ne sont pas changés, et elle dort dedans quand même. Parce que c'est son lit. Elle est habituée à l'odeur. Pour ce que je comprends, l'odeur est une sécurité.

— Lorne ne peut pas se payer une aide ménagère ?
Zeke ne répondit pas et je demandai :

— Il vient d'où, au juste ?

— D'Argentine, je crois. Mais il est allé à l'université aux États-Unis. Il change de version suivant l'interlocuteur. J'ai vu des quantités de factures de téléphone pour des appels à Buenos Aires. Et je suis à peu près sûr que

ses parents étaient allemands. Mais il parle l'espagnol, je le sais. C'est dans son curriculum et je l'ai entendu. Et j'ai vu des photocopies de son diplôme de l'université de la Caroline du Nord, ou du Sud, je ne sais plus. Tout est dans son curriculum. Beaucoup de gens pensent qu'il est américain et il ne les contredit pas.

— Et il est acteur.

— Bof, plus ou moins. Mais pour commencer par le début de ce que je sais vraiment, dit-il en attrapant la cafetière pour nous servir, il faut que je te raconte comment Lorne a rencontré Dierdre et comment ils se sont mariés. Ils sont vraiment mariés. Je ne t'ai pas encore décrit ça.

On aurait cru qu'il voulait laisser entendre que le mariage était une chose rare, spéciale et assez surprenante. Il avait toujours la main sur la cafetière, il avait oublié la suite, mais je patientais.

— Lorne la connaissait depuis belle lurette. Elle est beaucoup plus jeune que lui, mais elle allait à l'école à Genève, tu sais, la *finishing school* pour jeunes filles. Ses parents étaient de gros industriels anglais ou quelque chose comme ça. Ils l'avaient envoyée à Genève. Je ne crois pas qu'elle les voyait beaucoup. À Genève, elle était vraiment chez elle. Quand elle a eu fini l'école, elle est restée et elle a trouvé un emploi de secrétaire à l'ONU. Elle connaissait des tas de gens. Elle allait à tous les *parties*. Lorne a dû la rencontrer à un *party*. Je ne crois pas qu'il l'aimait spécialement. C'était avant qu'il ait le château, il devait partir un mois aux États-Unis et il ne savait pas quoi faire de sa voiture. En ce temps-là, il avait une Porsche et pas grand-chose d'autre. Il commençait à peine à décrocher des contrats et à gagner de l'argent. Il croyait qu'il allait faire un malheur, j'imagine, jouer dans des films américains. En tout cas, sa voiture, c'était quelque chose d'important pour lui. Il fallait qu'il

stationne dans la rue et il ne pouvait pas laisser la voiture là un mois. Si bien que — je ne sais pourquoi, il était peut-être saoul, il devait être saoul —, pour une raison ou une autre, il a offert à Dierdre de le conduire à Paris — parce que c'était moins cher de s'envoler de Paris que de Genève — et de venir l'attendre à Charles-de-Gaulle à son retour. Comme ça, elle aurait la voiture pour un mois. Il se figurait peut-être qu'elle allait la ramener à Genève, mais ce n'est pas du tout ce qu'elle a fait. Elle a traîné un bout de temps aux environs de Paris pour montrer la voiture à toutes ses connaissances, et puis elle a filé en Espagne.

Zeke s'était rendu compte qu'il avait toujours la main sur la cafetière, et il versa enfin du café. Comme j'ajoutais du lait dans ma tasse, j'entrevis deux petites silhouettes sombres tapies sur les marches de pierre qui menaient au salon.

— Les enfants nous écoutent, dis-je.

— Ah, dit Zeke.

Il se leva. Un piétinement précipité et des rires étouffés se firent entendre dans l'escalier. Les enfants battaient en retraite. Zeke prit sa tasse de café.

— Allons dehors, ils ne pourront pas nous espionner, dit-il en m'entraînant vers la porte du four.

Dehors, à l'ombre de la masse du bâtiment, une table à pique-nique américaine était enfouie dans l'herbe, à distance de tout angle ou de tout recoin où un enfant aurait pu se dissimuler pour écouter. Zeke continua :

— Elle est allée en Espagne, retrouver un certain vieil ami sur la Costa del Sol. Ils ont eu du bon temps pendant une semaine ou à peu près, et puis ils ont tué quelqu'un.

Je n'en croyais pas mes oreilles. On aurait dit que l'herbe elle-même, soulevée par le vent, se hérissait de

surprise. Je sentais derrière nous l'ombre et le poids de la maçonnerie.

— Ils ont *tué* quelqu'un...

Zeke se laissa tomber sur le banc de la table à pique-nique et serra la tasse dans ses mains.

— Oui, sans préméditation, évidemment. Avec la voiture. Ils ont écrasé un vieillard — un Espagnol, homme ou femme, je ne sais pas — qui traversait la rue sans se presser, au mauvais moment.

— Et c'était Dierdre qui conduisait ?

— Personne n'en sait rien. Dierdre a dit que ce n'était pas elle, mais elle n'a donné aucune précision sur l'ami espagnol. Elle n'a pas dit non plus que c'était lui qui conduisait. Elle n'a pas fait de rapport sur l'accident, elle est tout bonnement partie. En réalité, Lorne doute que l'ami espagnol ait jamais existé. Il pense qu'elle a dû commettre un délit de fuite et s'inventer quelqu'un à accuser.

— Et on ne l'a jamais arrêtée...

— Il paraît que non. Je suppose que personne n'a pris le numéro de la plaque. Et le vieillard était mort. C'était dans les journaux. Et tout de suite elle a quitté l'Espagne pour Paris, et elle est arrivée à Charles-de-Gaulle à temps pour le retour de Lorne.

— Et elle lui a dit ce qui s'était passé ?

— Non. Pas avant qu'il voie les dommages au pare-chocs et au capot de sa voiture et lui demande ce que c'était.

— Et alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a eu à peu près la même réaction qu'elle. Peut-être la seule chose qu'ils aient jamais eue en commun. Il a décidé qu'ils s'éloigneraient un certain temps. Ils sont partis pour la Yougoslavie. Pour une raison ou une autre, il a trouvé préférable qu'ils se marient. Tu sais comme les pays du bloc de l'Est étaient puritains. C'était

peut-être ça. En tout cas, ils se sont mariés quelque part en route. Au retour, ils ont vendu la voiture en Italie.

— J'aurais cru qu'en Europe, maintenant, on retrouvait rapidement une voiture impliquée dans un accident.

— Ça se peut, mais personne n'avait pris le numéro de la plaque, et les Porsche pullulent sur la Costa del Sol. Et ils l'avaient fait repeindre dans un garage de fond de cour en Italie. Et puis Dierdre était déjà enceinte.

Je cherchais de nouveau les enfants et les vis loin vers le bas de la colline. Ils observaient quelque chose dans l'herbe. Les omoplastes fines de Stephen pointaient sous le tee-shirt.

— Enceinte de Stephen. Comme ça, le pauvre enfant est né parce que quelqu'un d'autre est mort.

— C'est ça. Par la suite, Lorne a acheté la grosse Jag et il est devenu père de famille. Il n'a jamais réussi au cinéma. J'imagine qu'il n'est pas assez acteur hors de la vraie vie. Je crois que c'est là que les choses ont commencé à dégénérer. C'est comme ça qu'il a fini ici, à faire des annonces.

— Mais il s'y est pris comment pour acheter le château ?

À ces mots, Zeke eut l'air plus mal à l'aise que jamais. Il se pencha en avant, puis en arrière, étendit les bras sur la table et dit en regardant au loin :

— Avec Lorne, une des choses qu'on apprend, c'est à ne jamais parler argent. Alors je ne sais pas. Mais je ne crois pas que le château ait coûté si cher, à l'époque. C'était une ruine, ou presque, tu n'as pas encore vu le troisième et le quatrième étages. Ils servent plus ou moins d'éponge. La toiture est encore pleine de trous. Et n'oublie pas que c'était il y a dix ans. Oh, et puis il y a eu aussi une espèce de scandale financier, à ce moment-là. Tu n'en as peut-être pas entendu parler. C'était un groupe d'investisseurs établis en Nouvelle-Écosse. Oui,

c'est ça, en Nouvelle-Écosse. Un détournement de fonds, un vrai. On dit qu'ils ont soutiré à des veuves et à des orphelins des quantités d'argent qu'ils n'ont jamais rendu. Je crois que Lorne connaissait quelques-uns de ces escrocs. En tout cas, depuis, il a entrepris beaucoup de travaux au château. Dierdre aussi. Elle s'est occupée de la décoration avant d'en avoir sa claque. Il a fallu qu'ils fassent faire des vitres et des châssis adaptés à toutes les fenêtres. Il n'y avait rien. Les oiseaux entraient et sortaient partout, pas seulement aux étages.

— Mais comment est-ce qu'il a trouvé le château ? Où est-ce qu'il en a entendu parler ?

— Oh, ça aussi, c'est assez drôle. Il allait voir son psychiatre à Genève. Il lui racontait tous ses problèmes, et le psychiatre écoutait, écoutait. À la fin, comme traitement, il lui a vendu le château.

— Un traitement ! Il a acheté le château à son psychiatre, comme traitement ?

— Mais oui. En fait, je ne sais pas si le type était un vrai psychiatre. Disons une espèce de psychanalyste. Et je crois qu'il devait décamper. Qu'il avait des difficultés d'argent.

Zeke avala une gorgée de café et me jeta un bref coup d'œil. Puis il détourna les yeux vers le bas de la colline.

— En fin de compte, je crois que le château n'a pas coûté grand-chose, parce que le type était obligé de vendre. Il ne pouvait plus mettre les pieds en France. On l'aurait arrêté à la frontière.

— Et ses difficultés d'argent avaient quelque chose à voir avec le détournement de fonds ?

— Euh... non... je... ça se peut. Lorne a dit que c'était en rapport avec son divorce. Tout s'est passé comme si la vente du château à Lorne réglait une partie

des problèmes du psychiatre, comme si c'était une sorte de réparation.

Assis dans son ombre, il leva les yeux vers le mur de pierre impassible qui se dressait derrière nous.

— Mais ça n'a pas résolu les problèmes de Lorne, dis-je.

— Oh, je ne le jurerais pas. Il aime vraiment cet endroit. Il y a investi beaucoup d'argent. Tu sais, le château est classé, il est sur la liste officielle, ou sur ce que les Français appellent je ne sais comment. Et maintenant que tout le monde cherche des maisons comme celle-là, on lui glisse tout le temps des millions sous la porte. Mais il ne vendra pas. Ça ne l'intéresse pas.

— Quelle histoire !

— Ah, qui sait ce qui s'est passé ici au cours des siècles ?

— Au moins, les enfants ont le château comme semblant de foyer et de sécurité.

Zeke avala le reste de son café et inclina la tasse vide.

— Oui, sauf quand je suis à Genève et qu'ils restent enfermés dehors.

Un instant, je vis sa lèvre trembler vraiment. Puis il dit :

— Ces deux beaux enfants...

— Et Lorne ne te paie pas du tout pour ce que tu fais, pour tout ce que tu dois faire ici ?

Zeke eut de nouveau l'air embarrassé qu'il avait eu en bas de l'escalier. Il ouvrit encore les mains pour s'expliquer.

— Oh, tu sais, pour le moment, c'est donnant donnant, quelque chose comme un échange de services.

Je fixai le fond de ma tasse pour ne pas être obligée de le regarder. Donnant donnant. Une expression commode pour camoufler la faiblesse, la malhonnêteté,

le consentement quotidien au mal et à ses multiples tentacules. Dierdre n'avait peut-être pas été parfaite comme mère, mais au moins elle avait eu assez de jugeotte pour s'en aller. Zeke n'en avait pas l'air capable. Ça n'aurait servi à rien de le mettre au pied du mur. Il ne voyait pas comment s'en sortir, pas plus qu'il ne savait quelle décision prendre pour sa voiture.

Je décidai que ce que j'avais de mieux à faire était de partir avant le retour de Lorne. Qu'il reste donc une tête sans corps, aux cheveux plats et aux petits yeux ! Il était quelle heure, au fait ? Aux environs de midi. Le soleil commençait à se montrer au coin supérieur du mur. La lumière faisait ressortir des aspérités dans la pierre. Construit pour la défense, et au demeurant indéfendable, le château n'était plus adapté aux dangers réels. Et pourtant le monde avait l'air tellement innocent ! Le jour, il ne se taisait pas. Du bas de la colline montaient des bruits agricoles, un tracteur en marche et, plus loin, des cris de cochons affamés. Plus près de nous, juste en contrebas, il y avait aussi les enfants qui discutaient à voix basse, comme des conspirateurs.

— Comme ça, Lorne te laisse en liberté ici, tu gardes les enfants, tu t'occupes de la maison, et quand ta voiture marche, tu fais des commissions pour lui...

C'était la vérité, ou du moins une partie de la vérité. Zeke fixait les grandes herbes plumeuses qui ondoyaient autour de nous. C'était probablement sa responsabilité de les faucher. Il haussa les épaules et ses mains eurent un autre geste désespéré.

— Ces enfants-là ont besoin de moi. Aussi longtemps que je reste, ils ont, je ne sais pas, ils ont une espèce de semblant de famille.

Il posa sa tasse vide sur le bois usé de la table.

— De toute façon, dit-il, je n'avais jamais habité un château.

De retour à la cuisine, j'entendis les inséparables, qui avaient refait le plein, s'agiter et gazouiller dans leur cage. Ils survivraient donc encore une semaine. Mais je n'y serais plus. J'allais partir pour Genève le jour même, j'attraperais le train de Paris, sans me soucier que mes sandales de bois résonnent ou non à travers les siècles. Et ce n'est qu'à ce moment que je me rappelai que Lorne était parti le matin avec le seul véhicule disponible. Ni autobus ni taxis. Et tout le monde savait que l'auto-stop, dans la campagne française, était soit impossible, soit incroyablement dangereux. Comme le problème du départ se posait, je repensai à Dierdre, que je n'allais jamais connaître, et à sa désertion. À présent, cherchant à m'échapper, toute l'histoire de l'épicier et du hippie m'apparaissait dans une lumière différente, de même que le village en bas de la colline. Regardant le grand mur de pierre massif, je me dis que l'unique fenêtre que je voyais là-haut, ouverte, devait être celle de la chambre de la gouvernante. Et je me rappelai, sans grand remords, que j'avais laissé une belle tache de sang dans le lit de la gouvernante de Lorne.

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Issenhuth